

Luc 5,1-11
16 juin 2024

Saint-Étienne, Prilly

Au moment de prononcer l'une de mes dernières prédications, à la fin de ma carrière professionnelle, impossible de ne pas penser aux balbutiements, dans ma paroisse de quartier, à Strasbourg. J'avais 16 ou 17 ans.

Se réunissant en deux soirées, le « groupe de jeunes », comme l'on disait alors, préparait un culte mensuel, sous la houlette de l'un de nos pasteurs et celui-ci restituait nos débats pendant sa prédication. Mais à la fin d'une de ces soirées de préparation, le pasteur s'était tourné vers moi et m'avait lancé : « et si c'était toi qui t'y mettais, Isabelle, pour ce prochain dimanche ? » J'avais immédiatement accepté, sans doute avec davantage de candeur inconsciente que de bravoure assumée.

Je garde pourtant un souvenir très net de ce premier exercice homilétique, à la fois pour le plaisir que j'y avais pris mais aussi pour la prise de conscience vive qui m'avait saisie alors, lorsque j'avais senti presque physiquement le danger d'un discours religieux qui peut passer si vite de l'argumentation à la manipulation.

D'autres souvenirs s'égrènent, comme cette prédication pendant ma première année d'étude en théologie, à Genève, en 1981, jaugée par mes pairs et mes maîtres. Et ce même été, ma première suffragance dans la région d'Aigues-Mortes, dans le Midi de la France, avec trois cultes à célébrer par dimanche, dans lesquels je me rendais à toute allure, au volant de ma petite Peugeot. A la Grande-Motte, le culte avait lieu dans un restaurant dont on avait enlevé les tables. La petite chaire en bois, démontable, semblait remonter au temps des Camisards !

D'autres cultes suivront, comme ces remplacements offerts aux étudiant·es en théologie d'alors, dans des paroisses proches de Strasbourg. Mon père était à chaque fois présent et c'est grâce à lui, qui se disait un peu sourd, que j'ai appris à articuler, mais aussi à ne pas me contenter d'une approche biblique trop simpliste. « J'ai déjà tout entendu, me disait-il, alors étonne-moi ! »

Et puis, dès 1987 et mon engagement dans l'Église protestante de Genève dans un ministère de théologienne hors paroisse, l'un de mes amis, pasteur d'abord à St-Gervais puis à St-Pierre, me proposait régulièrement de célébrer des cultes, « pour, disait-il, que tu ne perdes pas la main ».

Dès ces premières années, et souvent depuis, on m'a beaucoup questionné sur ma vocation : « Comment et pourquoi êtes-vous devenue pasteure ? ». Mais je dois vous avouer que, systématiquement, je bottais en touche, préférant parler d'un métier que d'une vocation. Après tout, je ne faisais que mon "métier" de théologienne, insérée au cœur de la cité, offrant un espace de réflexion et de discussion autour des questions fondamentales de la vie.

Et pourtant, sans le savoir, je me trouvais déjà confrontée au double sens du mot "métier" qui peut se transformer aussi en "vocation". C'est Martin Luther en effet qui, dans sa traduction de la Bible en allemand, interprète le métier (*Beruf*) aussi comme une vocation, donnée par Dieu (*Berufung*).

L'acceptation de ma vocation s'est produite plus tard, lorsque je suis devenue modératrice de la Compagnie des pasteurs et des diacres de Genève, quelques jours à peine avant que les tours de Manhattan ne s'effondrent, entraînant avec elles un monde disparu à jamais.

Je venais en effet d'être élue par mes collègues, après avoir été désignée par le groupe des femmes de la Compagnie trois ans auparavant. Ils et elles m'avaient littéralement « appelée » à être la pasteure des pasteurs. Et il me fallait désormais accepter cet appel, cette vocation d'être la première modératrice à succéder au premier modérateur, Jean Calvin.

Alors, lorsque je passe en revue ces presque quarante années de ministère qui vont s'achever dans quelques semaines, je me reconnais assez bien dans la figure de Simon telle que l'évangile de Luc nous la décrit dans ce passage d'évangile !

Durant toute une partie de ma vie, n'ai pas été, en effet, comme Simon, un peu à l'écart de la foule venue entendre le maître, alors que la chaleur du jour montait, dans un chatolement de couleurs, d'effluves odorantes et de cris d'enfants ?

N'ai-je pas été, au temps de ma jeunesse, comme Simon, accroupi dans l'eau, indifférent aux petites vagues qui lèchent ses vêtements, simplement absorbé par la répétition des gestes quotidiens : laver les filets, les plier, les glisser sous le banc de la barque ?

N'ai-je pas été, moi aussi, un peu indifférente aux petites vagues qui léchaient mes vêtements, absorbée par mon travail de théologienne, mes conférences, mes articles à écrire, mes livres à rédiger, mes cours à donner ?

N'ai-je pas été, autrefois, comme Simon qui entend, là, juste à côté de lui, cet homme qui parle ? Étrangement, il y a quelque chose dans cette voix, une sorte de suspension imperceptible, quelque chose qui montre que, dans cette parole

prononcée, tout ne peut être dit et que ce qui s'ouvre alors dépasse la raison. Un rabbi dont la parole est trop importante, trop sensible, pour être uniquement contenue dans des mots.

Mais Simon, préoccupé par ses soucis de pêcheur, n'écoute pas vraiment. Il connaît la Torah, les prophètes et les écrits. Il sait bien qu'un messie viendra et avec lui, la consolation de toutes les peines. Mais en attendant, il faut bien manger car le temps où Dieu nourrissait son peuple au désert en faisant tomber la manne du ciel chaque matin, ce temps-là est révolu.

Au bord du rivage, la foule devient de plus en plus pressante ; elle pousse littéralement Jésus de plus en plus vers le rivage. Et le voilà qui se retrouve bientôt les pieds dans l'eau. Alors il monte dans la barque de Simon, s'éloigne un peu de la terre et se met, à nouveau, à dérouler son enseignement.

Et c'est là qu'une rupture intervient. Comme un arrêt sur image. Un suspens dans le temps. Un de ces moments où l'instant rejoint l'éternité. Car au moment où l'homme qui, il y a un instant, s'égosillait devant la foule, se tourne vers Simon, quelque chose se passe, quelque chose passe...

L'homme s'est incliné légèrement et lui a murmuré une parole qui ne s'adresse qu'à lui. Alors, au-delà des mots prononcés, Simon sent que toute sa lassitude se dissipe. Il est comme nettoyé, débarrassé de toutes ses pensées tournoyantes.

« Avance en eau profonde ; plongez vos filets pour la pêche ».

Le bon sens aurait voulu que Simon réponde : « Maître, tu es bien gentil, mais je te rappelle que tu es charpentier, pas pêcheur ! Alors s'il te plait, retourne à tes rabots et laisse-moi à mes filets ! » Certainement, cela ne sert à rien de repartir en eau profonde mais, Simon ajoute alors : « sur ta parole » je vais plonger les filets !

Que s'est-il passé ? Simplement, Simon s'est laissé dévier de sa routine. Il a accepté de laisser filer ce sentiment de fatalité qui le tenaillait. Simon ne le sait pas encore, mais là, il devient imperceptiblement Képhas, Pierre, le roc sur lequel reposera la communauté, bien plus tard.

C'est là aussi que je me reconnais, durant toutes ces années de métier devenu finalement ministère, lorsque j'ai accepté de me laisser dévier, de chercher encore plus loin et plus profondément.

Lorsque j'ai accepté que le Dieu de ma petite enfance, celui que je priais les yeux grands ouverts vers le ciel, avait cessé d'exister. Lorsque j'ai accepté de traverser un long temps de jachère, sans parole, sans image, mais nécessaire pour dépasser un discours religieux clos sur lui-même.

Tout chemin spirituel passe par un détachement, un dépassement, oserais-je dire un anéantissement, de la figure de Dieu pour découvrir la présence du divin. C'est seulement au prix de ce dépassement que quelque chose de la Présence peut advenir.

Et c'est ce quelque chose qui va se produire, au bord du lac, lorsque Simon déclare : « cela ne sert à rien de repartir en eau profonde mais, " sur ta parole " je vais plonger les filets ! » Et c'est là que, devant cette pêche inattendue, débordante au point de risquer rompre les filets, Simon se trouve devant la surabondance du Divin. Plus grand, plus fort, plus doux et plus aimant que tout ce que nous sommes capables d'accueillir. Il y a bien de quoi être effrayé ou se sentir coupable (ça, c'est très protestant !) ou simplement abasourdi !

Mais Jésus prononce alors cette étrange parole : « Ne crains donc pas ! Désormais ce sont des êtres humains que tu rendras à la vie. ». Bien sûr, je sais que cette parole a surtout été comprise comme « désormais, ce sont des êtres humains que tu pêcheras ». Et je sais bien que ce sont de telles traductions qui ont donné sa légitimité à la mission chrétienne.

Cela étant, je préfère ma traduction, qui est d'ailleurs totalement littérale. C'est ce que, littéralement, dit le texte. Non pas un Simon Pierre qui pêcherait des humains mais un disciple qui les rendrait vivants. Un Simon qui rendrait vivants celles et ceux qui croiseront son chemin, simplement par la parole qui rayonne de lui.

Alors oui, au terme de ces quarante années de ministère, je me reconnais bien dans la figure de Simon ! Appelé, malgré lui, au retournement de la parole, pour traverser des instants d'éternité. Comme lui en effet, j'ai été appelée à me décentrer, à me déplacer, à donner de la saveur à ma vie, à offrir quelque lueur dans un monde devenu de plus en plus obscur.

Mais tout ce cheminement, c'est grâce à vous, grâce à mon ministère pastoral parmi vous, ici, au cœur de cette paroisse si attachante, que j'ai pu l'accomplir ! C'est grâce à vous en effet, à votre ouverture, votre accueil, votre générosité, que j'ai pu accomplir ce qu'on pourrait appeler une « récapitulation ». Autrement dit, c'est grâce à vous que j'ai pu retracer ce cheminement théologique et spirituel, transcendé par la parole qui demeure au-delà du temps (comme le dit le magnifique passage d'Esaië lu tout à l'heure et qui n'était autre que mon verset de confirmation !).

Ainsi, vous m'avez permis de revenir à l'essentiel... et de vous en redonner les étincelles. Ainsi, grâce à vous, j'ai pu faire éclore ce qui germait depuis longtemps

en moi, ce qui est à la source de mon être, le Souffle. Ainsi, en cette fin de ministère, la poursuite chaotique est devenue une danse, l'étincelle d'une grâce s'est mise à scintiller dans le soir, des pétales de rose palpitant sur l'eau calme.

Ce voyage d'intériorité, nous allons maintenant le poursuivre, chacune, chacun sur nos propres routes. Vous ici, et avec le meilleur accompagnement pastoral possible ! Moi, de mon côté, dans le canton du bout du lac ! Mais je sais que notre vocation commune, celle de la quête de l'origine, plus vaste que tous les paysages du monde, cette vocation ne cessera de nous lier.

Pour continuer le chemin, comme je vous l'ai souvent dit, je crois qu'il n'y a rien à accomplir, rien à faire. Juste se laisser aller. Même lorsque nos jours sonnent creux et que nos filets semblent désespérément vides. Juste, tenter de s'affranchir de la pesanteur du monde. Juste, se laisser délivrer des cordes qui étranglent, des tenailles qui enserrant, des angoisses qui s'accrochent, pugnaces, au creux du ventre. Juste, se laisser capter par la douce Présence. Juste nous mettre en accord avec le grand mouvement de l'énergie créatrice du Divin ! Devenir, redevenir vivants. Et rendre à la vie celles et ceux qui nous sont confiés !

Alors cette parole venue du fond des âges, du bruissement des ailes des anges, des flammes du buisson et du vent du désert, cette parole deviendra nôtre, notre parole, notre histoire, notre part à prendre et notre chance à saisir.

Alors, comme à l'aube de la création, notre âme deviendra l'espace d'un intime ouvert à l'ultime.

Amen

Isabelle Graesslé